

Rôle et défis du service de leadership

On m'a demandé de traiter aujourd'hui des « défis pour le leadership religieux ». Même si le terme « leadership » est un mot anglais, je ne l'aime pas. Il me semble que dans l'Église il n'y a qu'un leader, Jésus Christ, et que les autres, nous tous et toutes notamment, sont des disciples. Pour les religieux et religieuses, je suppose que c'est une façon de dépasser l'ancien vocabulaire qui parlait de « supérieurs » et qui semblait impliquer qu'il y avait des sujets « inférieurs ».

Chaque année, la Conférence des supérieurs majeurs d'Irlande prépare une analyse du budget gouvernemental; la critique est habituellement accablante. Le gouvernement frémit. Finalement, le Premier Ministre a déclaré qu'il ne pouvait vraiment pas prendre au sérieux une institution qui se prétendait à la fois majeure et supérieure. Le groupe a donc pris le nom de Conférence religieuse. Mais il semble qu'on emploie partout le mot « leadership »; par conséquent, avec une humilité toute dominicaine, je consens à l'employer!

Je voudrais nous guider à travers la parabole du fils prodigue. Cela pourra sembler un peu étrange parce que le lien avec le leadership n'est pas évident. Si je pars de ce texte, c'est que nous avons trop facilement tendance à penser le leadership en termes de gestion et d'administration. Le monde des affaires domine notre imaginaire. À un dîner, il y a deux ou trois ans, j'étais assis à côté du vice-chancelier de l'université de Cambridge. Il avait du mal à se représenter ce que j'avais pu fabriquer pendant les neuf ans où j'avais été Maître général de l'Ordre. Finalement, son visage s'est éclairé : « Ah! Je comprends! Vous étiez p.-d.g. d'une multinationale. Comment les Dominicains font-ils concurrence aux Franciscains sur le marché des vocations? »

« Être au service de la grâce »

Dans les évangiles, le modèle que nous offre Jésus est celui du service. Et c'est fondamental. Voici comment Monseigneur Ken Untener accueillait les personnes venues assister à son installation: « Bonjour. Je m'appelle Ken et je vais être votre serveur¹. » Oui, mais quelle sorte de serveur? Les laïques sont souvent ravis de nous entendre dire que nous sommes appelés à être des serviteurs, mais ils restent un peu surpris de découvrir que nous parlons en réalité de leur dire quoi faire. Cela me rappelle l'évêque irlandais qui avait annoncé, à son installation, qu'il allait servir le diocèse d'une main de fer.

J'ai pour principe que le leadership chrétien est le service de la grâce de Dieu. Nous servons les gens en étant au service de l'avènement de la grâce. Cornelius Ernst est un Dominicain qui a eu une profonde influence sur moi. Son père était un chrétien hollandais et sa mère une bouddhiste originaire du Sri Lanka. Il a voué sa vie à la rencontre entre l'Orient et l'Occident et il a écrit un merveilleux ouvrage sur la grâce. Pour lui, la grâce n'est pas quelque chose, une substance. C'était la survenue de Dieu dans notre vie. Ce qu'il appelait « *le moment génétique* ». Dans la fleur, ce qu'il y a de merveilleux, ce n'est pas le fait qu'elle

¹ Elizabeth Picken, CJ, et al. (sous la direction de), *The Practical Prophet*, Mahwah, 2007; p.xix.

existe, c'est la floraison, l'acte de l'épanouissement. « Chaque moment génétique, écrit-il, est un mystère. C'est l'aube, la découverte, le printemps, la naissance, le bourgeonnement, l'éveil, la transcendance, la libération, l'extase, le oui conjugal, le don, le pardon, la réconciliation, la révolution, la foi, l'espérance, la charité. On pourrait dire que le christianisme est... le pouvoir de tout transformer et de renouveler toutes choses : Voici que je fais toutes choses nouvelles » (Ap 21,5²).

Parabole du fils prodigue (Luc 15, 11-32)

Chaque parabole et chaque incident de l'évangile permettent d'explorer la survenue de la grâce. J'ai failli retenir la scène de la femme prise en flagrant délit d'adultère parce que Jésus nous y donne une belle démonstration de la façon d'animer une réunion en composant avec des participants malcommodes. Mais voyons plutôt où nous conduira la parabole du fils prodigue.

« Un homme avait deux fils. Le plus jeune dit à son père : 'Père, donne-moi la part d'héritage qui me revient.' Et le père fit le partage de ses biens. Peu de jours après, le plus jeune rassembla tout ce qu'il avait, et partit pour un pays lointain où il gaspilla sa fortune en menant une vie de désordre. »

En entendant ces premiers mots – *un homme avait deux fils* – vous soupçonnez bien que le modèle de leadership proposé sera le père. Les supérieurs ne sont plus à la mode mais les papas sont « cool ». Mais en fait, pour entrer vraiment dans une parabole, il faut se retrouver dans chacun de ses personnages. Nous sommes le père mais aussi les deux fils et les serviteurs, mais peut-être surtout le veau gras! L'avènement de la grâce dans ce récit exige la présence de chacun de ces personnages.

Avoir du leadership, c'est refuser de se laisser enfermer dans une définition étroite de son rôle. Nous sommes là pour faire tout ce qui est nécessaire à la survenue de la grâce. Si nous insistons pour nous en tenir à des fonctions prédéterminées, les choses peuvent s'enrayer. « Ce n'est pas mon travail. » Quand j'étais aumônier au Collège impérial, je suis allé trouver un vénérable anglican, du nom d'Ivor Smith Cameron, pour lui demander ce que j'étais censé faire. « Contentez-vous de flâner avec l'intention de commettre un délit », m'a-t-il répondu. Tous les autres sur le campus ont des tâches précises, du directeur général aux responsables de l'entretien. L'aumônier est là pour faire ce qui pourra s'avérer nécessaire. Un Dominicain français est venu rester à Oxford étudier le bengali avant d'aller se mettre au service des plus pauvres d'entre les pauvres. Quand je lui ai demandé ce qu'il allait faire, il m'a répondu que c'est eux, les pauvres, qui le lui diraient.

Un jour, un grand Dominicain américain vient demeurer au couvent de « Blackfriars », à Oxford. Le frère qui lui ouvrit la porte venait de nettoyer le plancher. Impérieux, le visiteur lui lance : « Frère, apportez-moi une tasse de thé. » Le frère part chercher du thé. « Et maintenant, dit l'Américain, conduisez-moi à ma chambre. » L'autre s'empresse d'obtempérer. Finalement, l'invité demande : « Maintenant, je voudrais saluer le Père prieur, conduisez-moi à sa chambre. – C'est moi, le prieur », dit l'autre simplement. Le prieur, c'était le théologien Fergus Kerr!

² *The Theology of Grace*, Dublin, 1974; p. 74f.

« Le plus jeune dit à son père : 'Père, donne-moi la part d'héritage qui me revient.' Et le père fit le partage de ses biens. »

La parabole traite de la perte de l'unité de la famille et de sa restauration. Ce qui est le fruit de la grâce et la première responsabilité du leadership. Saint Paul écrit aux Éphésiens : « *Comme votre vocation vous a tous appelés à une seule espérance, de même il n'y a qu'un seul corps et un seul Esprit. Il n'y a qu'un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu et Père de tous, qui règne au-dessus de tous, par tous, et en tous.* » (Éph 4, 5). La grâce surplombe la division. Alors, votre premier devoir, en tant que leaders chrétiens, consiste sûrement à nourrir l'unité au sein de vos communautés ainsi que l'unité entre vos communautés et l'Église universelle.

Concilier vérité et unité

Mais comment concilier cela avec la sincérité? La vérité et l'unité peuvent être en état de tension. Permettez-moi de vous faire part d'une expérience personnelle. Comme maître de l'Ordre des prêcheurs, mon premier travail consistait à assurer l'unité de l'Ordre parce qu'on ne peut pas prêcher l'évangile et se fractionner. Il faut donc négocier les tensions entre la droite et la gauche, entre jeunes et vieux, entre le premier et le tiers-monde.

À la différence de la plupart des ordres religieux, nous avons toujours préservé notre unité, contrairement à d'autres que la politesse m'empêche de nommer! Mais l'Ordre a pour devise « *Veritas* », la vérité. Le Maître a pour fonction de servir l'Ordre en prêchant audacieusement la vérité. Mais comment proclamer la vérité avec audace sans que les frères se divisent? Et comment rester unis sans arrondir les angles? C'est le dilemme de la plupart des communautés aujourd'hui. Si vous prêchez avec audace, vous allez être inondés de lettres furieuses. Et si vous restez tranquilles sans prêcher, vous vous résignez à l'échec.

La parabole nous donne quelques indices. D'abord, rien ne dit que le père fait un drame. Il ne se jette pas au pied de son plus jeune pour le supplier de rester; il ne le menace pas non plus. La vie continue. Les religieux sont remarquablement enclins à dramatiser, depuis le temps du différend entre Pierre et Paul jusqu'à aujourd'hui. Je le sais. J'ai vécu neuf ans en Italie, et on se serait cru parfois dans un opéra de Puccini! Mais si nous sommes au service de la grâce de Dieu, le seul vrai drame s'est déjà produit. « *Christ est mort, Christ est ressuscité, Christ reviendra.* » Une des façons de tenir ensemble la vérité et l'unité, c'est de vivre en fonction du drame fondamental de la grâce plutôt que de jeter de l'huile sur les petits feux qui échauffent un peu tous les esprits. Comme l'écrivait Dietrich Bonhoeffer à l'évêque Bell, juste avant d'être assassiné par les Nazis, la victoire est assurée.

Laissez-moi vous raconter une autre anecdote du temps où Fergus Kerr était prieur à Oxford. Quand j'étais jeune étudiant dominicain au couvent de *Blackfriars*, le prieuré fut attaqué par un groupe de droite qui nous en voulait de notre engagement à gauche. À deux reprises, pendant la nuit, des gens ont fait sauter de petites charges d'explosifs qui ont fait beaucoup de bruit et fait voler les vitres en éclats. Toute la communauté s'est réveillée, sauf le prieur. J'ai trouvé fascinant de découvrir ce que les frères portaient au lit : pyjamas, caleçons boxeur, rien du tout! La police et les pompiers sont venus. Finalement, je suis allé réveiller le prieur. « Fergus, le couvent a été attaqué, réveillez-vous. – Quelqu'un est mort? – Non. – Quelqu'un est blessé? – Non. – Bon, eh bien, laissez-moi dormir et nous repenserons à tout ça au matin. » Ce fut ma première leçon de leadership!

Le père semble laisser le drame se dérouler. Ce n'est pas de la passivité mais de la confiance, comme s'il prévoyait, peut-être, le retour de son fils à la maison. Il aura les yeux grands ouverts pour l'apercevoir de loin sur la route. Il devait surveiller.

Résister à la culture du contrôle

On a parlé de « culture du contrôle » pour qualifier notre société, et pourtant nous semblons contrôler de moins en moins ce qui se produit. Nous vivons dans ce qu'Anthony Giddens a appelé « le monde en cavale », « une jungle créée de toutes pièces ». Dans notre monde en cavale, nous recherchons la sécurité, des directives précises et sans ambiguïté pour contenir les eaux qui sont sur le point de nous submerger. Il ne doit y avoir aucun risque et, si jamais il arrive quelque chose, qu'on ne puisse surtout pas me blâmer ou me poursuivre, moi. D'où notre obsession ridicule pour les mesures de santé et de sécurité. J'ai entendu parler de lessiveuses qui portaient une étiquette prescrivant de « ne pas y placer de bébés ou d'animaux de compagnie ».

Le leadership chrétien doit résister à la culture du contrôle, à l'égard de laquelle l'Église catholique vit malheureusement une véritable dépendance. Les eaux du chaos nous ont submergés le Vendredi saint puis, au matin de Pâques, les femmes ont entendu l'ange leur dire : « *N'ayez pas peur.* » Mais d'après Marc, comme ce devait être depuis lors le cas de plusieurs leaders religieux, elles n'ont rien dit parce qu'elles ont eu peur.

Le père laisse les événements se produire même s'il ne sait pas à quoi ils aboutiront. C'est cela, le leadership, ne pas avoir besoin de savoir d'avance comment évoluera la situation. Mais c'est aussi ne pas avoir peur, si menaçant que soit le chaos. « *Christ est mort, Christ est ressuscité, Christ reviendra* ».

« L'art de mourir pour laisser éclore l'avenir »

Le fils prodigue prévoit l'avenir. D'après Henri Nouwen, il dit à son père : « Je ne peux pas attendre que tu meures. » Je veux l'avenir tout de suite. Ce n'est pas la bonne façon de procéder et il devra plus tard réparer les pots cassés mais le leadership laisse l'avenir se produire même si cela nous fait entrer dans l'inconnu. Cela veut dire aussi laisser mourir ce qui existe actuellement, pour que quelque chose d'autre puisse advenir. La grâce de Dieu, c'est l'irruption de l'avenir, ce qui signifie que le présent doit mourir. Les diocèses et les ordres religieux sont souvent accablés par le passé et nous nous accrochons parce que les supérieurs généraux ou provinciaux ne veulent pas passer à l'histoire pour avoir fermé cette chère institution.

Je me rappelle un sermon prononcé lors d'une profession solennelle par un Provincial qui était un Presbytérien écossais converti, aussi féroce qu'attachant. « J'arrive à la fin de ma vie religieuse, dit-il, et vous commencez la vôtre. En repensant à ce qu'a été ma vie religieuse, et elle a duré longtemps, je vois tout ce que j'ai travaillé à construire et à soutenir. Souvent, j'ai travaillé dur pour édifier quelque chose, laisser un monument derrière moi et, inmanquablement, un idiot a pris la relève qui, au nom du progrès, a démolé tout ce que j'avais fait. Alors, je vais vous donner un conseil : quels que soient les plans que vous mijotez, quels que soient les projets que vous combinez, soyez sûrs d'une chose : Dieu les bousillera³ ! »

³ Sermon d'Allan White, OP, *The Acts of the Provincial Chapter of the English Province of the Order of Preachers*, Oxford, 2000; p. 66.

Comme je n'ai pas eu l'occasion d'être un presbytérien écossais, je ne dirais pas les choses exactement comme ça mais le fait est que le leadership comprend l'*ars moriendi*, l'art de mourir pour laisser éclore l'avenir. Il s'agit de créer un espace pour les jeunes afin qu'ils puissent faire ce que nous ne pouvons ni prévoir ni imaginer, lâcher prise sur le présent, ajouter à la sauce un soupçon d'imprévisible. Si nous ne pouvons envisager la mort de nos institutions, comment allons-nous envisager la nôtre? Nous ne pourrions vraiment prêcher la résurrection que si on nous voit affronter la mort avec courage. Hier, je vous ai parlé de ma visite au monastère qui allait fermer et du mot de l'ancien provincial: « Il a bien laissé mourir son fils. »

Mais avançons encore un peu dans notre récit.

« Quand il eut tout dépensé, une grande famine survint dans cette région, et il commença à se trouver dans la misère. Il alla s'embaucher chez un homme du pays qui l'envoya dans ses champs garder les porcs. Il aurait bien voulu se remplir le ventre avec les gousses que mangeaient les porcs, mais personne ne lui donnait rien. Alors il réfléchit : 'Tant d'ouvriers chez mon père ont du pain en abondance, et moi, ici, je meurs de faim! Je vais retourner chez mon père, et je lui dirai: Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi. Je ne mérite plus d'être appelé ton fils. Prends-moi comme l'un de tes ouvriers.' Il partit donc pour aller chez son père. Comme il était encore loin, son père l'aperçut et fut saisi de pitié; il courut se jeter à son cou et le couvrit de baisers. »

Ici, le fils prodigue et le père font l'un et l'autre preuve de leadership au sens le plus fondamental du terme. Le Christ est notre leader parce qu'il nous précède en présence de Dieu. D'après la lettre aux Hébreux, il a inauguré pour nous « *une voie nouvelle et vivante* » (10,20). Le leadership chrétien ne consiste pas fondamentalement à avoir des plans ambitieux pour la paroisse, à prendre tout seul des décisions audacieuses dignes d'un chef d'entreprise. Il ne s'agit pas non plus de concevoir de brillantes stratégies comme le ferait un grand général. Tout cela peut avoir du bon mais le leadership chrétien consiste avant tout à partir le premier, à se mettre en route un peu comme le fils prodigue qui part retrouver son père, et comme son père qui vient à sa rencontre pour l'accueillir.

Le leadership du fils et du père suppose que chacun renonce à sa dignité. Le fils va trouver son père en renonçant à sa dignité de fils, content d'être traité comme un serviteur, et le père se dépouille de sa dignité patriarcale et se met à gambader à travers champs, comme un enfant, en se couvrant de ridicule. Plus radicalement, nous percevons le leadership du fils qui demande pardon, et celui du père qui n'attend même pas que l'autre s'excuse.

« Faire le pas de la vulnérabilité »

Le rôle principal du leader chrétien consiste à faire le pas de la vulnérabilité. Nous devons être les premiers à laisser tomber notre image macho, à nous dépouiller de notre armure, à présenter des excuses, conscients qu'on peut nous repousser. Nous devons être les premiers à dire: « Désolé(e)! » même si nous avons bien l'impression que l'autre nous a causé plus de tort que nous ne lui en avons fait. Nous devons prendre les devants, sortir de la tranchée, risquer d'avoir l'air ridicule. Nous n'attendons pas de gages de réciprocité pour bouger.

Jean-Paul II a fait cela vigoureusement dans ses rapports avec l'islam: il a quêté l'amitié, il a demandé pardon, il s'est exposé à une rebuffade. Il ne s'agit pas de la solitude du grand

chef : c'est la vulnérabilité de la croix. Cela signifie que nous devons être les premiers à laisser tomber notre dignité. J'avais l'habitude de dire aux Provinciaux: « Si vous vous souciez de votre dignité, les frères n'auront pas l'impression qu'ils ont à s'en inquiéter. Mais si vous ne vous en souciez pas, eux en prendront soin. »

Le voyage qu'entreprend le fils n'est pas d'abord géographique. Quand il en est réduit à manger ce que mangent les porcs, on dit qu'il « rentra alors en lui-même ». Il revient à son identité profonde, celle du fils de son père. Le retour chez son père n'est rien d'autre que la mise en action du chemin qu'il a déjà parcouru en se rappelant qu'il est le fils de son père. Il rentre à la maison pour la première fois. Il ne voit plus son père comme un rival, comme l'obstacle qui l'empêche de mettre la main sur son argent. Pour la première fois, il voit son père comme celui qui veille à ce que ses ouvriers aient du pain en abondance. Et son père l'aperçoit de loin parce qu'il n'a pas cessé d'attendre celui qui n'a jamais cessé d'être son fils, quoi qu'il advînt.

Préserver le point de vue de Dieu sur les autres

Je cherche un peu mes mots ici mais j'essaie de faire comprendre que le leadership suppose qu'on voie qui sont les gens dans le Christ. D'énormes pressions s'exercent pour nous faire voir chez les autres des rivaux menaçants ou alors des alliés ou des partisans utiles. Il y a la tentation de caser les gens dans des catégories faciles et de voir en eux de dangereux progressistes ou des conservateurs vieux jeu. Les provinciaux, les provinciales peuvent être tentés de voir leurs frères et sœurs comme des pions à déplacer sur l'échiquier de la province ou comme des problèmes à résoudre.

George Patrick Dwyer, archevêque de Birmingham, en Angleterre, était assis à côté d'un prêtre au moment de la procession des offrandes qu'une femme portait à l'autel en dansant. L'archevêque se tourne vers le prêtre et lui lance: « Si elle me demande ta tête sur un plateau, je la lui donne. »

Quand le père aperçut son fils au loin, il aurait pu être tenté de voir un problème. Seigneur, qu'est-ce que nous allons faire de celui-là? Comment son frère va-t-il réagir? Qu'est-ce qu'il va bien pouvoir devenir? Est-ce qu'il va falloir que je lui donne encore de l'argent? Au lieu de cela, il a vu un fils. Le fils était rentré à la maison, il était redevenu lui-même. Le père ne l'avait jamais oublié. Le leadership consiste à préserver le point de vue de Dieu sur les gens.

Peut-être le fils a-t-il eu besoin de rejeter ce qu'il était avant de pouvoir assumer de nouveau son identité, pleinement et librement pour la première fois. Son frère aîné ne l'a jamais fait. Peut-être nous faut-il laisser les gens – nos propres frères et sœurs, les prêtres, les théologiens, donner l'impression de partir à la dérive, adopter des attitudes agressives, proposer des théologies un peu fofolles, patauger dans le *no man's land*, pendant que nous attendons patiemment qu'ils continuent de cheminer et qu'ils rentrent à la maison, librement. Si nous chérissons la liberté des gens, alors ils peuvent librement rejeter l'Église mais ils peuvent aussi, librement, rentrer au foyer d'autant plus sage, d'autant meilleur.

Assurément, la tentation qui guette l'Église catholique, c'est de paniquer dès qu'on n'a pas les choses parfaitement en main! Nous avons peur des risques et nous manquons d'assurance. Quand saint Dominique a envoyé prêcher les plus jeunes de ses frères, peu après qu'ils furent entrés dans l'Ordre, les Cisterciens l'ont averti qu'il allait les perdre. Dominique leur a répondu : « Je suis certain que mes jeunes vont s'en aller et qu'ils vont

revenir; on va les envoyer et ils vont rentrer; mais vos jeunes à vous auront beau être enfermés, ils vont quand même partir⁴. » L'assurance est le noyau du leadership.

« Comme il était encore loin, son père l'aperçut et fut saisi de pitié; il courut se jeter à son cou et le couvrit de baisers. Le fils lui dit: 'Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi. Je ne mérite plus d'être appelé ton fils...' Mais le père dit à ses domestiques: 'Vite, apportez le plus beau vêtement pour l'habiller. Mettez-lui une bague au doigt et des sandales aux pieds. Allez chercher le veau gras, tuez-le; mangeons et festoyons. Car mon fils que voilà était mort, et il est revenu à la vie; il était perdu, et il est retrouvé.' Et ils commencèrent la fête. »

Ils commencèrent la fête. C'est évidemment le point fondamental de la parabole. Si Jésus raconte cette parabole, c'est qu'il a été provoqué par les Pharisiens et les scribes qui murmuraient : « Cet homme fait bon accueil aux pécheurs et il mange avec eux. » La pointe du récit, c'est l'invitation que lance le père au fils aîné de venir célébrer avec eux : « Il fallait bien festoyer et se réjouir; car ton frère que voilà était mort et il est revenu à la vie; il était perdu, et il est retrouvé! »

Les leaders chrétiens devraient inaugurer la fête. Qui sera le premier à l'apéro avant dîner? Nous devons être ceux qui trouvent leur joie dans ce que sont les êtres humains, quel que soit le pétrin dans lequel ils sont allés se mettre. Les leaders chrétiens sont les maîtres de la fête. Le début de la prédication de l'évangile est pour Jésus une festivité. Nous n'avons rien à dire sur le moindre enjeu moral tant que les gens ne sont pas absolument assurés que Dieu se réjouit de leur existence, puisqu'elle leur donne accès à la vie de la Trinité, la délectation du Père en son Fils qui est le Saint Esprit : « *Tu es mon fils bien-aimé, en toi j'ai mis tout mon amour* ».

Conserver l'esprit de la fête

Le fardeau du leadership peut nous rendre la fête difficile. Il peut nous faire perdre la joie spontanée du père qui se précipite en gambadant vers son vaurien de fils. La joie de l'évangile peut être étouffée par les ronces des soucis de ce monde (Mc 4, 18).

J'adore les romans de Patrick O'Brian. Stephen Maturin, le médecin-espion, y déclare : « C'est étrange – dirais-je navrant? – la façon dont l'entrain disparaît. Gaieté de l'esprit, joie naturelle et pétillante. L'autorité est son grand ennemi – l'appropriation de l'autorité. Peu d'hommes de plus de cinquante ans me semblent vraiment humains. Quasiment aucun qui ait exercé longuement une autorité. Ici, les commandants de bord. L'amiral Warne. Des hommes ratatinés (je parle de leur âme, hélas, pas de leur ventre⁵). »

Comment garder bien vivante cette spontanéité joyeuse, juvénile, et ne pas se ratatiner? Pour ne rien dire des ventres! Peut-être, pour une part, en refusant de nous faire dicter notre vie par d'autres. Les médias et leurs catégories du bien et du mal; les groupes de pression dans nos églises, qui veulent nous enrégimenter dans leurs causes; les appréhensions et la prudence des autres, leur peur du chaos et d'un avenir inconnu. Le père refuse de trop s'inquiéter de ce que penseront les autres. Il n'avait pas de conseiller en communications à ses côtés pour évaluer comment la presse traiterait la nouvelle. Nous ne devons pas nous

⁴ Simon Tugwell, OP, (sous la direction de), *Early Dominicans Selected Writings*, Ramsey, N.J., 1982; p.91.

⁵ *Maître à bord*, traduit par Jean Charles Provost, Paris, Presses de la Cité, 1996, Montréal, Libre Expression, 1997, p. 172 (*Master and Commander* © Patrick O'Brian, 1970).

soucier d'être mal interprétés. La grâce nous fait participer à la spontanéité de Jésus. La grâce est la spontanéité de Dieu

Il nous reste quelques instants pour le fils aîné :

« Le fils aîné était aux champs. À son retour, quand il fut près de la maison, il entendit la musique et les danses. Appelant un des domestiques, il demanda ce qui se passait. Celui-ci répondit: 'C'est ton frère qui est de retour. Et ton père a tué le veau gras, parce qu'il a vu revenir son fils en bonne santé.' Alors le fils aîné se mit en colère, et il refusait d'entrer. Son père, qui était sorti, le suppliait. Mais il répliqua: 'Il y a tant d'années que je suis à ton service sans avoir jamais désobéi à tes ordres, et jamais tu ne m'as donné un chevreau pour festoyer avec mes amis. Mais, quand ton fils que voilà est arrivé après avoir dépensé ton bien avec des filles, tu as fait tuer pour lui le veau gras !' Le père répondit: 'Toi, mon enfant, tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi. Il fallait bien festoyer et se réjouir, car ton frère que voilà était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé ! »

Je me demande si en chaque leader chrétien ne sommeille pas une trace du fils aîné. Si vous avez été nommé à une fonction d'autorité, vous n'avez probablement pas dépensé ostensiblement tout votre bien avec des prostituées. On vous a probablement choisi parce que vous avez la main sûre, comme on dit malheureusement, ce qui suppose une conception plutôt consternante du leadership. On imagine le duc d'Édimbourg tenant les reines d'un attelage. Saint Augustin, avec un enfant illégitime à la clé, ne serait probablement pas nommé évêque aujourd'hui, hélas!

Et est-ce qu'il n'y aurait pas un tout petit peu de jalousie à l'endroit du fils prodigue qui a suivi ses rêves les plus fous et qui reçoit en outre le plus beau vêtement en rentrant à la maison? Est-ce que nous n'éprouvons pas quelque chose du ressentiment de ces ouvriers qui ont travaillé toute la journée à la vigne et qui voient les derniers arrivés recevoir le même salaire qu'eux?

Un de mes frères en Afrique du Sud est tombé amoureux, a fait un enfant et nous a quittés pour épouser la mère. Après un certain temps, sa femme et lui ont compris que sa vocation était d'être Dominicain. Il est resté avec elle, ils ont élevé l'enfant puis, avec le plein consentement de son épouse, il nous est revenu. Je me rappelle les célébrations qui ont marqué son retour et sa réadmission complète. Nous avons fêté et je n'ai pas vu de frères aînés bouder dans leur coin, mais l'idée a pu les effleurer qu'il avait touché le gros lot!

Le fils aîné est encore un fils prodigue en puissance qui, pas plus que son frère au début, ne croit que tout ce qui appartient à son père lui appartient. Comme son frère prodigue, il pense qu'il lui faut mettre la main sur son bien pour le posséder. Peut-être n'a-t-il jamais osé. Il est en colère parce qu'il rêvait de s'en aller et qu'il n'en a pas eu le courage. Charles Péguy disait qu'un grand pécheur comprend mieux le pardon qu'une personne pieuse.

Peut-être nos églises souffrent-elles de n'avoir pas assez de grands pécheurs en autorité, de gens qui puissent vraiment comprendre que tout ce qui est au Père est à nous. Pierre et Paul furent des choix inspirés: celui qui avait renié le Seigneur et celui qui avait persécuté ses disciples. Peut-être devriez-vous avoir le courage d'élire supérieurs généraux et provinciaux des gens qui ont commis un péché grave. C'est la tradition dominicaine, n'est-ce pas, Yvon?

« Être des sans peurs »

Concluons. Le leadership est bien un service. Mais c'est en servant l'avènement de la grâce que nous servons le mieux nos congrégations. Ce qui exige une flexibilité terrible, le refus de nous laisser enfermer dans des rôles définis à l'avance. Il s'agit pour nous de garder bien vivant le souvenir du seul drame qui importe vraiment, celui de la mort et de la résurrection du Christ. Tout le reste a relativement peu d'importance. Le leadership, c'est oser faire le premier pas, s'engager dans la vulnérabilité quand tout le monde surveille ses arrières. À nous d'ouvrir la voie vers la fête en gardant bien vivante l'étincelle de la spontanéité. Bref, ce qu'il faut, c'est être des sans peurs.

Québec, le 7 juin 2008

N.B. Toute reproduction ou publication de cette conférence requiert au préalable la permission de la CRC : communications@crc-canda.org.